Bergson

Matière et mémoire

Présentation
par Denis Forest

Extrait de la publication

Bergson
Matière et mémoire

Publié en 1896, *Matière et mémoire* est le livre qui imposa Bergson comme un philosophe de premier plan. Il y aborde une question philosophique essentielle, celle des relations du corps et de l'esprit. Par le choix de sa méthode, il fait dialoguer d'une manière singulière la métaphysique et la psychologie, l'analyse des concepts et les apports de la science, alors en plein renouvellement. Pour lui, pas de connaissance de l'esprit sans connaissance de la mémoire et de ses défaillances, que psychologues et neurologues ont commencé à appréhender ; pas de connaissance du corps sans une interrogation sur la matière, qui doit rencontrer celle des physiciens.
Si Bergson, en soutenant que la vie mentale ne se réduit pas à la vie cérébrale, s'inscrit dans le débat intellectuel de son temps, la portée générale de l'ouvrage invite à réexaminer des questions qui, plus d'un siècle plus tard, sont toujours les nôtres.

Présentation, notes, chronologie et bibliographie
par Denis Forest

Édition établie sous la direction de Paul-Antoine Miquel

Texte intégral

Illustration :
Virginie Berthemet
© Flammarion

GF
Flammarion

Extrait de la publication

12-1 N

BERGSON

MATIÈRE ET MÉMOIRE

Essai sur la relation du corps à l'esprit

Introduction, notes, chronologie et bibliographie
par
Denis FOREST

Édition établie sous la direction
de
Paul-Antoine MIQUEL

GF Flammarion

Extrait de la publication

Denis Forest est professeur de philosophie à l'université Paris Ouest-Nanterre La Défense et chercheur associé à l'Institut d'histoire et de philosophie des sciences et des techniques (IHPST). Ses recherches portent notamment sur la philosophie et l'histoire des neurosciences cognitives et de la neuropsychologie ; il est l'auteur d'une *Histoire des aphasies* (PUF, 2005), et a participé au volume *Histoires de la mémoire* (Vuibert, 2005) ainsi qu'au recueil *Les Fonctions : des organismes aux artefacts* (PUF, 2010).

Paul-Antoine Miquel, qui dirige l'édition des œuvres de Bergson dans la collection GF, est maître de conférences en philosophie à l'université de Nice Sophia-Antipolis et membre du laboratoire CEPERC à l'université de Provence. Il est notamment l'auteur de *Bergson et l'imagination métaphysique* (Kimé, 2007), de *Qu'est-ce que la vie ?* (Vrin, 2007) et de *Comment penser le désordre ?* (Fayard, 2000).

© Éditions Flammarion, 2012
ISBN : 978-2-0812-2332-5

Extrait de la publication

Note sur l'édition des œuvres de Bergson dans la collection GF

Henri Bergson, l'un des plus grands philosophes français, n'a jamais procédé autrement qu'en partant de l'analyse d'un problème. Or, qu'il s'agisse par exemple de la question de la différence entre durée et espace dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889), de la relation entre l'esprit et le corps dans *Matière et mémoire* (1896) ou du rapport entre vie et matière dans *L'Évolution créatrice* (1907), ces problèmes s'inscrivent dans un contexte spécifique.

Dans chacun de ses grands ouvrages, Bergson noue en effet un dialogue direct avec la science de son époque. Le concept de durée naît d'une analyse critique du temps conçu comme une ligne en mécanique classique. La question de la mémoire se pose du fait des difficultés suscitées par les assertions de la psychologie et de la neurologie, qui veulent traiter les souvenirs comme des objets susceptibles d'être rangés dans des boîtes. Si les sciences de la vie en sont finalement venues à s'intéresser au problème de l'évolution, encore faudrait-il qu'elles expliquent comment le temps biologique se dissocie du temps de la mécanique, voire de celui de la thermodynamique classique : qui d'autre que Bergson aurait pu oser aborder, en 1907, une question qui n'a même pas encore été traitée dans toutes ses dimensions aujourd'hui ? En 1922, dans *Durée et simultanéité*, il confronte son analyse de la durée aux concepts de la théorie

Extrait de la publication

de la relativité : quel philosophe se risquerait de nos jours à proposer un commentaire critique et métaphysique qui prendrait appui sur la « théorie des cordes » ? Quant aux questions de l'origine de la religion ou de la morale, elles sont ressaisies, dans *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932), par le biais d'une discussion critique des apports de l'École sociologique française : ceux de Marcel Mauss, d'Émile Durkheim et de Lucien Lévy-Bruhl.

Le geste philosophique, dans chacun de ces cas, est double : il s'agit pour Bergson de prendre toute la mesure des apports scientifiques aux questions qui ont traversé l'histoire de la philosophie, et en même temps de mettre en lumière le fait que la métaphysique apporte une clarté nouvelle à chacune de ces énigmes.

Nous avons choisi dans cette édition de procéder à sa manière. Plutôt que de nous livrer à une simple exégèse ou à un commentaire interne, nous avons d'abord voulu mettre son œuvre en perspective en la resituant dans le contexte scientifique de son époque, qui fournit les clés indispensables pour comprendre sa philosophie. Nous avons également souhaité procéder d'une manière véritablement critique, en nous interrogeant certes sur sa réception immédiate, mais aussi, et surtout, sur le rôle qu'elle joue aujourd'hui encore.

C'est au présent donc, et en tournant sans complaisance notre réflexion vers le futur, que nous souhaitons nous adresser au lecteur. Tel est l'esprit des appareils critiques que nous proposons dans les différents volumes de la collection GF consacrés aux œuvres de Bergson : ils entendent moins viser l'exhaustivité et l'érudition que faire surgir les questions en montrant à quel point elles sont encore vivantes, tant pour la philosophie que pour les sciences de notre temps.

Paul-Antoine MIQUEL

INTRODUCTION

Une œuvre singulière

Matière et mémoire est sans doute le livre qui devait définitivement imposer Bergson comme un philosophe de premier plan. À partir de sa publication en 1896, l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* de 1889 ne pouvait plus être considéré, rétrospectivement, comme un ouvrage brillant et néanmoins isolé, mais apparaissait comme l'essai d'une méthode dont le point d'application était appelé à se déplacer, et comme le premier moment de ce qui devait constituer une œuvre. On ne discute plus seulement, à partir de *Matière et mémoire*, de tel ou tel aspect de la pensée de son auteur, mais d'une philosophie que, dans un article qui est par ailleurs d'une rare sévérité [1], Benjamin Jacob devait appeler en 1898 la « philosophie d'aujourd'hui » : une pensée neuve qui pouvait ambitionner de faire époque, qui pouvait être jugée diversement dans son opposition à la « philosophie d'hier », mais qui venait de toute façon à son heure car elle exprimait, mieux que d'autres, l'esprit du temps. Il y a donc deux choses d'emblée extrêmement frappantes. La première est que, par son intérêt pour le détail de la connaissance psychologique et neuroscientifique, par le choix du problème spécial de la mémoire pour aborder la question canonique de la relation du corps et de

1. Benjamin Jacob, « La philosophie d'hier et celle d'aujourd'hui », *Revue de métaphysique et de morale*, 1898, p. 170-201.

l'esprit, Bergson s'interdisait encore avec *Matière et mémoire* de s'en tenir au plan des vérités générales [1], et que, néanmoins, le livre devait bien être perçu comme porteur d'une pensée qui engageait l'idée même qu'on peut se faire de l'activité philosophique. La publication, non pas seulement de comptes rendus du livre, mais aussi d'articles de synthèse comme ceux de Benjamin Jacob et de Frédéric Rauh [2], est là pour l'attester, puisqu'ils sont moins destinés à analyser tel ou tel point qu'à mettre en perspective la conception de la philosophie dont le livre procède. Ce qui frappe, en second lieu, est que le succès de l'œuvre devait rester ambigu, et que l'intérêt passionné qu'il suscitait n'était en bien des cas nullement synonyme d'adhésion. L'article de Jacob se terminait par cette pointe assassine, qui visait l'ensemble de ce que Bergson avait pu écrire : « Saluons […] une œuvre géniale dont on doit souhaiter qu'elle rencontre de nombreux admirateurs, et pas un disciple. » Et de fait, l'accession de Bergson au Collège de France en 1900, que *Matière et mémoire* avait contribué à rendre possible, ne devait en rien dissiper le soupçon persistant d'une pensée faite pour séduire plus que pour convaincre, dont l'audience était immense chez les gens du monde et les littérateurs, mais que les philosophes de profession accueillaient avec une fascination souvent embarrassée.

Si le livre fut salué comme original, cette originalité est à la fois manifeste et difficile à cerner. On peut proposer d'y voir la conséquence d'un choix initial qui concerne non les thèses défendues, mais la manière dont Bergson a perçu le lien entre des domaines apparemment éloignés, la manière dont il a voulu faire communiquer les sciences et la métaphysique. Pour percevoir la radicalité de ce choix, il

1. Voir l'importance de la psychophysique dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* (1889).

2. Frédéric Rauh, « La conscience du devenir », *Revue de métaphysique et de morale* (2 livraisons), 1897, p. 659-681, et 1898, p. 38-60.

Extrait de la publication

faut sans doute préciser quelques repères. Il est d'usage de décrire le paysage philosophique français dont Bergson est contemporain à partir d'une distinction entre deux tendances ou deux courants, eux-mêmes symbolisés par deux revues, la *Revue philosophique* qu'animait Théodule Ribot, la *Revue de métaphysique et de morale* d'Élie Halévy et de Xavier Léon [1]. Il est également bien connu que la position défendue par Bergson dans *Matière et mémoire* ne se ramenait aisément ni au néopositivisme de Ribot (qui voit dans le progrès de la science l'effacement de la métaphysique), ni au rationalisme dont la *Revue de métaphysique et de morale* se faisait la tribune (défense de la connaissance rationnelle comme domaine inaliénable de la philosophie, double rejet du mysticisme et du positivisme) [2]. Mais si on comprend qu'un livre « nettement dualiste [3] », de l'aveu même de son auteur, prenne ses distances avec ceux qui entendent identifier le mental et le cérébral, avec les promoteurs de la nouvelle psychologie scientifique, en revanche la nature de son différend avec les tenants du rationalisme apparaît de prime abord plus difficile à cerner. Ceux-ci ne pouvaient-ils pas voir en effet dans la critique de la réduction du mental au cérébral, dans les limites imposées par la critique bergsonienne à ce que nous appellerions aujourd'hui un programme de naturalisation de l'esprit, quelque chose d'essentiellement salutaire et de conforme à leur conception de la philosophie dans la pérennité de son projet ? C'est bien ainsi d'ailleurs que le recenseur le plus

1. Philippe Soulez et Frédéric Worms, *Bergson. Biographie*, PUF, « Quadrige », 2002, p. 83. Rappelons que Bergson a donné plusieurs textes à la *Revue philosophique*, dont, en 1896, « Mémoire et reconnaissance », dont on retrouve le contenu dans *Matière et mémoire* (chapitres II et III).

2. *Revue de métaphysique*, 1893, 1, Introduction, p. 1-5.

3. *Matière et mémoire*, Avant-propos, p. 49. (Nous renvoyons, dans l'ensemble de l'appareil critique, aux pages de la présente édition de *Matière et mémoire*.)

attentionné du livre, Victor Delbos, devait tenter de le présenter : comme l'exposé d'une doctrine singulière, mais capable de « servir les intérêts de la philosophie qu'elle s'est proposé de combattre [1] ». Pourtant, il y a sans doute davantage de lucidité sur ce point fondamental chez ceux qui, à la différence de Delbos, voyaient dans *Matière et mémoire* un livre irréconciliable avec une certaine idée de la philosophie. Le point de divergence radical de Bergson avec les rationalistes comme avec les naturalistes concerne les relations entre métaphysique et psychologie : Bergson estime en effet qu'elles entretiennent et doivent entretenir (malgré la spécificité de chacune) des liens bien plus étroits que ne l'admettent les uns et les autres [2]. Les naturalistes revendiquent en effet pour la psychologie le statut d'une science spéciale détachée de la philosophie, tout comme les métaphysiciens estiment que leur discipline doit conserver dans sa méthode une séparation de principe vis-à-vis de toute enquête positive sur l'esprit. Et en un mot, c'est pour avoir rejeté ces deux revendications d'autonomie, et pour avoir entrepris d'en tirer patiemment toutes les conséquences, que Bergson a produit une œuvre spéculative aussi singulière.

Conjuguer métaphysique et psychologie

Qu'en est-il, tout d'abord de l'autonomie de la psychologie vis-à-vis de la métaphysique ? Il s'agit pour l'essentiel de l'idée que la psychologie peut se développer comme science, si la conscience est replacée parmi les faits du monde qui

1. Victor Delbos, « Matière et mémoire », *Revue de métaphysique et de morale*, 5, 1897, p. 353-389 ; citation p. 389.

2. *Ibid.*, p. 361 : « C'est indiscutablement une des plus hardies nouveautés du travail de M. Bergson que d'avoir transposé des problèmes métaphysiques au point de les faire coïncider avec des problèmes de psychologie, même de psychophysiologie. »

Extrait de la publication

peuvent en éclairer la genèse, la nature et la fonction, et si des méthodes d'investigation appropriée sont développées. La thèse de l'autonomie de la psychologie comme discipline susceptible de progrès est donc aussi l'affirmation de la dépendance des états mentaux vis-à-vis de leurs conditions d'émergence et l'affirmation de la nécessité, sur le plan gnoséologique, de leur mise en perspective biologique (évolutive) et neurologique. Ne l'oublions pas : l'œuvre de Franz Gall, qui avait fondé la connaissance du cerveau telle que Bergson, dans *Matière et mémoire*, vient en évaluer la pertinence explicative, avait été l'objet de deux lectures antagonistes. D'une part, celle de Maine de Biran, qui estimait déjà qu'il était de toute façon prématuré de faire correspondre le mental et le cérébral en localisant des facultés, alors que la nature de telles facultés et le principe de leur distinction demeuraient problématiques [1]. Cette critique consistait à dire qu'aussi longtemps qu'une conception adéquate de l'esprit n'était pas disponible, il n'y avait rien à espérer de la connaissance du cerveau, puisque ce qui était à expliquer restait lui-même indéterminé. L'autre grande lecture de Gall, celle de Comte, faisait au contraire de la détermination des « fonctions intérieures » du cerveau un moment décisif de l'avènement de la philosophie positive, c'est-à-dire de l'abandon du dualisme, lui-même moment essentiel de la philosophie de type métaphysique. Si inexacte et révisable que fût la décomposition de l'esprit en facultés proposée par Gall, ce qui était acquis était inestimable : la possibilité d'une biologie de l'esprit, qui rétablissait la continuité entre l'homme et l'animal, et se prêtait au perfectionnement progressif inhérent au développement de la connaissance en général. L'abandon ultérieur d'une décomposition du cerveau du type de celle que proposait Gall, le détachement vis-à-vis du comtisme et de son rejet

1. Maine de Biran, *Observations sur les divisions organiques du cerveau*, in *Œuvres*, éd. P. Tisserand, Alcan, 1925, t. V, p. 69-129.

Extrait de la publication

de la psychologie, ne devaient pas ensuite compromettre cet acquis. La vie mentale devient un objet de mesure et de connaissance parmi d'autres.

Bergson [1] estime que la psychologie ainsi conçue ne se comprend pas elle-même et s'attribue une autonomie plus apparente que réelle. Elle ne se comprend pas elle-même, tout d'abord, dans sa provenance historique : l'abandon officiel du dualisme masque difficilement que la correspondance étroite du mental et du cérébral est une thèse qui a d'abord été cartésienne (avec la restriction essentielle qu'introduisait la liberté), puis néocartésienne, quelle que soit la manière dont cette correspondance est obtenue, et maintenue dans les grands systèmes de la métaphysique classique. L'interprétation de la correspondance du corps et de l'esprit qui corrèle leurs états respectifs comme les éléments de deux séries symétriques (parallélisme), et celle qui fait de l'état mental l'effet d'un état physique, effet qui ne peut être lui-même cause de rien (épiphénoménisme), héritent d'une tradition plus qu'elles ne la mettent en cause [2]. Bien entendu, les progrès de la décomposition fonctionnelle du cerveau – progrès dont Bergson ne nie jamais les résultats – introduisent une part de nouveauté : il y a loin des corrélats hypothétiques de la sensation chez David Hartley ou chez Charles Bonnet à l'implication de la circonvolution temporale supérieure dans l'audition de la parole, telle que Carl Wernicke, en 1874, en apporte la démonstration, en s'appuyant sur des données convergentes de l'anatomie normale et pathologique, de la neuropsychologie clinique et de l'électrophysiologie [3]. Mais il ne suffit

1. « L'âme et le corps », in *L'Énergie spirituelle* (1919).

2. Sur la provenance des termes de parallélisme et d'épiphénoménisme, voir *infra*, p. 304, note 12.

3. Carl Wernicke, *Der aphasische Symptomenkomplex*, Breslau, Cohn und Weigert, 1874. La meilleure analyse de la contribution de Wernicke reste celle de William Bechtel et Robert C. Richardson, in *Discovering complexity : decomposition and localization as strategies in scientific research*, Princeton University Press, 1993.

Extrait de la publication

pas de poursuivre l'enquête pour changer de conception des relations entre l'esprit et le corps : préciser la nature de l'un des termes d'une relation ne suffit pas à modifier la conception de cette relation qui les unit.

En second lieu, la psychologie ne se comprend pas elle-même parce qu'elle pense que sa conception de l'esprit est ce que valide l'investigation empirique, ce que celle-ci établit en progressant, sans présupposé d'aucune sorte. Or, affirme Bergson, la doctrine paralléliste n'est pas établie comme un résultat, celui d'expériences convergentes : elle est un cadre qui rend possible cette expérience qui est censée la valider. Le parallélisme est ce que postule, et non ce qu'établit, la méthode scientifique. Les corrélations entre stimulation expérimentale du cortex et sensation, entre lésion et déficit, comme aujourd'hui entre activité cérébrale que capte l'imagerie fonctionnelle et état mental, ne sont pas à proprement parler des *preuves* expérimentales de l'identité du mental et du cérébral : elles sont des faits, dont la conception paralléliste des relations de l'esprit et du corps commande par avance l'interprétation. Une métaphysique, soutient Bergson, doit être compatible avec l'ensemble des faits du monde, en particulier des faits du monde naturel que la science établit ; mais prétendre que ces faits déterminent en l'occurrence le choix d'un monisme naturaliste, c'est prendre un choix commode mais contingent, opéré en amont de l'investigation, pour un effet inévitable du développement de celle-ci.

Si la psychologie ne se pense pas elle-même, enfin, quand elle revendique son autonomie, c'est que les raisons de ce caractère commode du choix qui la fait être ce qu'elle est ne sont pas aperçues. La psychologie observe ce qui se passe lorsque l'esprit suit sa pente, selon ce que Bergson appelle la « direction habituelle du travail de la pensée [1] ». On

1. « Introduction à la métaphysique », in *La Pensée et le Mouvant* (1934).

Extrait de la publication

pourrait dire que pour Bergson, la psychologie est psychologie ordinaire : elle s'intéresse à l'esprit comme souci du succès de l'action dans la sphère quotidienne, elle a pour objet cette intelligence qui dissocie des éléments et qui les combine à des fins de contrôle. Lorsqu'il est vu à travers ce prisme, l'esprit ressemble en effet à ce que le psychologue en dit, et le parallélisme est comme une vérité approchée. Mais une chose est d'étudier l'esprit comme sens commun, comme décomposition des problèmes en vue de leur solution, une autre est de demander au sens commun une théorie de l'esprit qui obéisse à ce même principe de décomposition du complexe en simple. Une chose est pour la psychologie de comprendre l'esprit dans son effort adaptatif, une autre est pour la philosophie de prendre conscience du fait que cet effort adaptatif n'épuise pas la nature de l'esprit, et qu'il limite toujours de fait la diversité de ses manifestations. Dès lors, *Matière et mémoire* est justifié à poser une question extravagante : non plus celle de la fonction de l'esprit vis-à-vis du corps, mais celle de la fonction du *corps lui-même*. Cette question est celle du « rôle du corps dans la vie de l'esprit », selon la formulation si singulière du problème que le livre tout entier est destiné à résoudre, telle qu'elle apparaît au seuil du dernier chapitre, faisant écho au sous-titre de l'ouvrage, « Essai sur la relation du corps à l'esprit [1] ». Elle suppose justement de *régionaliser* la psychologie, et de faire la part de ce qui relève de celle-ci, et de ce qui la déborde.

Critique de l'autonomie supposée de la psychologie, rejet de l'interprétation des découvertes de la neuropsychologie comme autant de confirmations du parallélisme ou de l'épiphénoménisme, affirmation résolue du dualisme : tout cela pourrait faire apparaître l'entreprise de Bergson comme une entreprise essentiellement défensive, voire réactionnaire. Ce serait oublier l'accueil littéralement indigné que certains

1. *Matière et mémoire*, p. 228.

Extrait de la publication

philosophes devaient réserver au livre, et la motivation qu'ils trouvaient à leur indignation dans une lecture attentive et, en un sens, pénétrante. Bergson, en effet, ne défend pas la philosophie contre la science (ou le dualisme contre les assauts du monisme matérialiste). Il ne la défend pas, tout simplement parce qu'il l'estime en l'état indéfendable. Le terrain occupé par la science, en premier lieu, est surtout un terrain abandonné par la philosophie : comme il l'écrit dans « L'âme et le corps », c'est la pauvreté de l'offre émanant de la philosophie elle-même en matière de solution du problème de l'esprit et du corps qui conduit au choix du parallélisme [1]. En second lieu, le dualisme n'a pas résolu le problème de l'union : il a fait de celle-ci un mystère (à la manière de Descartes) ou une illusion salutaire (à la manière de Malebranche), d'une manière toujours suspecte pour le sens commun. Il n'a, en particulier, jamais réussi à articuler à une pensée indivisible l'étendue matérielle, ni à expliquer comment leur rencontre donne lieu à la dimension qualitative de l'expérience [2]. Enfin et surtout, la philosophie, en négligeant ce que la science établit, s'est installée sur un plan qui est celui de la généralité vide plutôt que de l'universalité vraie. Si les sciences du cerveau ne dictent pas la solution d'un problème métaphysique, la science contraint toute solution de ce problème, qui doit être compatible avec les faits du monde tels qu'ils sont établis *a posteriori*. Frédéric Rauh, en 1897, dans « La conscience du devenir », rappelle contre Bergson l'article 17 de la *Monadologie* : le matérialisme est réfutable par l'argumentation, une expérience de pensée suffirait à ruiner l'idée d'un agencement mécanique qui perçoit et qui pense. En revanche, en mettant les choses au mieux, les « relations de fait » ne

1. « L'âme et le corps », in *L'Énergie spirituelle* (1919).

2. En philosophie de l'esprit, on appelle aujourd'hui *qualia* les propriétés phénoménales de l'expérience consciente comme la saveur du fruit qu'on goûte ou la couleur du ciel qu'on regarde.

Extrait de la publication

peuvent qu'illustrer, et non établir, les « distinctions idéologiques [1] ». La philosophie a donc en propre une méthode ou une voie, celle de « l'analyse », et en emprunter une autre (celle que Bergson invite à suivre), c'est faire plus que se fourvoyer : c'est renoncer, soutient-il, à la philosophie elle-même. Là est un élément crucial du débat. C'est pour avoir estimé que ce que les Anglo-Saxons appelleraient aujourd'hui la philosophie en fauteuil (*armchair philosophy*) ne suffit justement pas à atteindre tous les buts qu'elle se fixe à elle-même que Bergson s'oppose aux rationalistes de son temps, et à tous les tenants d'une philosophie générale [2]. Le projet de *Matière et mémoire* est, d'une part, celui d'une critique de l'usage des concepts et d'un retour à la connaissance immédiate [3] dont les systèmes ne donnent qu'un substitut appauvri. Il est, d'autre part, celui d'un naturalisme faible plutôt que fort : Bergson soutient qu'il est possible d'accepter les méthodes et les résultats de la science de la nature sans en accepter l'ontologie. Mais pour prouver qu'il y a bien là un projet, et non une chimère, la tâche est immense. S'il existe dans la littérature scientifique une explication neuropsychologique de tel type de trouble du langage qui prétend conforter la thèse épiphénoméniste et la réduction de l'esprit au corps, il doit y avoir une explication symétrique de ce même trouble, détaillée et argumentée, qui rend compte des mêmes observations sans faire appel à aucun des présupposés du naturalisme fort. Ou bien

1. « La conscience et le devenir », art. cité.

2. Lettre de Bergson à Lionel Dauriac du 26 mai 1912 : « les Écossais étaient bien partis, mais ils ne sont pas arrivés au but parce qu'ils n'ont pas fait un effort suffisant, et aussi parce qu'ils se sont désintéressés de la science positive ; ils n'ont pas compris que la philosophie de *l'immédiat* exige, plus que tout autre, que la philosophie reste en contact incessant avec les sciences de la matière et de la vie et qu'il [*sic*] en interprète le résultat » (in Bergson, *Correspondances*, éd. A. Robinet, PUF, 2002, p. 457).

3. *Matière et mémoire*, p. 232.

Extrait de la publication

la métaphysique n'est rien, ou bien elle est une science toute d'application.

Pourquoi avoir choisi la mémoire ?

Cette exigence de précision nous explique pourquoi le livre porte sur une question spéciale, la mémoire, comme occasion de résoudre un problème plus général, celui des rapports du corps et de l'esprit. Mais pourquoi celle-là, plutôt qu'une autre ? Deux types principaux de raisons peuvent être privilégiés. La première est, de l'aveu même de Bergson, une raison d'actualité. Il faut sans doute rappeler à ce sujet qu'en 1896 la mémoire intéresse les sciences du cerveau à plusieurs titres. D'une part, il existe des travaux sur les amnésies proprement dites, c'est-à-dire des troubles de la mémoire épisodique, comme ceux de Korsakov [1]. D'autre part, il existe plus généralement une interprétation comme oubli, ou effacement des traces de souvenir, de diverses pathologies neuropsychologiques, et cette interprétation est solidaire d'une conception du cerveau comme organe mémoriel, lieu de la conservation des souvenirs et des aptitudes. Ce qui se nomme neurologie à l'époque de Bergson (qui correspond à ce que nous appelons neurosciences, ou plus précisément neurosciences cognitives) décompose le cerveau selon des centres d'images, et non plus des facultés au sens de Gall. En ce sens, la mémoire n'est pas une capacité particulière, en dehors du langage, de la perception ou de l'aptitude à programmer des gestes. Elle est ce que le cerveau ajoute au monde environnant, puisqu'il garde trace des mots entendus, des choses perçues, des gestes exécutés : comprendre une phrase serait se souvenir des associations coutumières entre le son et le sens. Et les lieux de la formation et du dépôt des images de souvenir sont identifiés les uns après les autres par la neurologie à la

1. Théodule Ribot, *Les Maladies de la mémoire*, Paris, Baillière, 1881.

fin du XIXe siècle. Il est donc cohérent que Bergson, en voulant réviser la conception usuelle du rôle du cerveau, mène une critique de la définition du cerveau comme organe mémoriel, lieu du dépôt des images de souvenir, comme Biran prenait pour objet chez Gall la question des facultés. Enfin, par le parallèle entre mémoire nerveuse et mémoire héréditaire, un auteur comme Ewald Hering avait voulu faire de la mémoire une fonction générale de la *matière* organisée [1]. Selon la loi de la récapitulation de Haeckel, lors de l'embryogenèse, l'individu parcourt à nouveau le chemin suivi dans l'histoire évolutive. Pour Hering, on peut donc poser que la vie est, lors de l'apparition de chaque être, *remémoration* de la série phylogénétique. Si incertaine que fût alors la connaissance biologique des fondements de l'hérédité, et celle du partage entre ce qui était et n'était pas susceptible d'être transmis d'une génération à une autre, l'idée était que la mémoire n'est phénomène mental que dans certains de ses aspects les plus transitoires (le souvenir est conscient, disait Hering en une formule frappante, comme l'acteur est roi lorsqu'il est en scène), et que son étude relève fondamentalement des sciences de la nature. La mémoire était ainsi, non pas seulement l'objet d'affections pathologiques spéciales, mais également une aptitude à conserver et à restituer ce qui est conservé, sans laquelle la pensée en particulier, mais aussi la vie en général, ne pouvaient être comprises.

Le choix de la mémoire a cependant une autre explication. Bergson entend résoudre le problème de la relation du corps à l'esprit en remplaçant une analyse de leur différence en termes de spatialité (la matière comme étendue, l'esprit inétendu) par une analyse de leur dissemblance d'un

1. Ewald Hering, « Über das Gedächtnis als eine allgemeine Function der organisierten Materie », *Almanach der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften*, 20, Vienne, 1870, p. 273-278.

point de vue temporel. On doit bien sûr souligner ici la continuité avec l'*Essai sur les données immédiates de la conscience*, qui faisait du concept de durée la clé d'une solution au problème métaphysique de la liberté qui ne passait pas par la distinction du nouménal et du phénoménal, mais distinguait le temps où nous agissons véritablement et la représentation de ce temps telle que le déterminisme physique l'exige et tel qu'il nous est donné lorsque nous nous « regardons agir ». Et le chapitre IV de *Matière et mémoire* rapproche l'analyse du temps fournie dans l'*Essai sur les données immédiates de la conscience* – une durée irréductible au temps des horloges – et celle proposée de la matière – une extension qui ne serait pas l'étendue décomposable selon la représentation géométrique de l'espace.

En outre, il existait dans la tradition philosophique une proposition qui suggérait de chercher la solution du problème de la relation entre corps et esprit en substituant la question du temps à celle de l'espace. Dans une formule énigmatique de la *Theoria Motus Abstracti* (1671) à laquelle Bergson fait écho dans sa conférence Huxley de 1911 [1], le jeune Leibniz indique que tout corps est *mens momentanea*, « esprit momentané », et que cela ouvre sur la véritable distinction du corps et de l'esprit, jamais aperçue jusqu'alors [2]. Il ajoute que le corps ainsi conçu est ce qui est dénué de mémoire. Leibniz thématise explicitement dans ce passage la différence entre, d'une part, l'action d'un corps sur un autre et, d'autre part, la genèse de l'état sensitif. Dans le choc, l'action du premier corps est accompagnée de la réaction du second qui résulte de l'élasticité de ce dernier, et cette combinaison ne survit pas à la cessation des deux mouvements contraires. En revanche, l'esprit rend possible une synthèse entre deux actions (action sur le sens elle-

1. « La conscience et la vie », in *L'Énergie spirituelle*.

2. Gottfried W. Leibniz, *Theoria Motus Abstracti*, in *Œuvres*, édition de l'Académie, vol. 6, 2, p. 259-276 (en particulier p. 266).

Extrait de la publication

même propagée au cerveau, et action en retour de l'intellect dans sa spontanéité), synthèse qui survit au présent et introduit la possibilité de la conservation du passé [1]. Pour Leibniz, substituer le temps à l'espace, c'est se donner le moyen de déterminer ce que le corps ne peut pas faire, puisqu'il est tout entier présent à ce qui est en train d'agir sur lui. Le présent de l'esprit, lui, n'est pas simple limite mouvante du passé et de l'avenir : l'esprit est mémoire, depuis la sensation qui se conserve en conscience du passé immédiat, jusqu'à la personne comme « souvenir et connaissance de ce que nous sommes [2] ». L'esprit, compris non pas comme pouvoir mystérieux du corps mais comme pouvoir que le corps ne possède pas : la représentation de l'inactuel.

Ce que peut le corps : de la perception pure à l'attention au présent

Il reste que cette définition leibnizienne du corps ne peut être en accord avec la conception que Bergson propose de la matière. Elle ne peut l'être, d'abord, parce que *Matière et mémoire* propose de penser une ressemblance plus fondamentale que toute opposition : la matière est dénuée de mémoire parce qu'elle est plus profondément, comme il est dit à la toute fin du chapitre IV, la répétition de son propre passé ; elle ne peut être référence au passé, ou représentation de ce passé, puisqu'elle en est la présence insistante. Les deux s'opposent, comme la mémoire de l'accident, qui est

1. Milic Capek, « Leibniz on matter and memory », in *The Philosophy of Leibniz and the Modern World*, dir. I. Leclerc, Nashville, Vanderbilt University Press, 1973, p. 78-113 ; Hubertus Busche, « Mind and body in the young Leibniz », in *Individuals, Minds and Bodies*, dir. M. Carrara, A.M. Nunziante et G. Tomasi, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2004, p. 141-158. Leibniz, comme le montrent Capek et Busche, est ici tributaire du *De corpore* de Hobbes.

2. Gottfried W. Leibniz, *Discours de métaphysique*, XXXV (éd. H. Lestienne, Vrin, 1975).

TABLE

Note sur l'édition des œuvres de Bergson 3
Introduction 5

MATIÈRE ET MÉMOIRE

Avant-propos de la septième édition 49

Chapitre premier. De la sélection des images pour la représentation. – Le rôle du corps 57
Action réelle et action possible. – La représentation. – Réalisme et idéalisme. – Sélection des images. – Rapport de la représentation à l'action. – L'image et la réalité. – L'image et la sensation affective. – Nature de la sensation affective. – L'image, isolée de la sensation affective. – Extension naturelle des images. – La perception pure. – Passage au problème de la matière. – Passage au problème de la mémoire. – Matière et mémoire.

Chapitre II. De la reconnaissance des images. – La mémoire et le cerveau 119
Les deux formes de la mémoire. – Mouvements et souvenirs. – Souvenirs et mouvements. – Réalisation des souvenirs.

Chapitre III. De la survivance des images. – La mémoire et l'esprit 181
Le souvenir pur. – En quoi consiste le présent. – De l'inconscient. – Rapport du passé au présent. – L'idée générale et la

Extrait de la publication

mémoire. – L'association des idées. – Plan du rêve et plan de l'action. – Les divers plans de conscience. – L'attention à la vie. – L'équilibre mental. – Destination du corps.

Chapitre IV. De la délimitation et de la fixation des images. – Perception et matière. – Âme et corps 227
Le problème du dualisme. – Méthode à suivre. – Perception et matière. – Durée et tension. – Étendue et extension. – L'âme et le corps.

Résumé et conclusion 273

Annexe..... 299
Notes 301
Chronologie..... 335
Bibliographie..... 345

Mise en page par Meta-systems - 59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EHPN000263.N001
Dépôt légal : janvier 2012

Extrait de la publication